Zeitschrift: Patrimoine fribourgeois = Freiburger Kulturgüter

Herausgeber: Service des biens culturels du canton de Fribourg = Amt für Kulturgüter des Kantons Freiburg

Band: - (1996)

Heft: 6: La collégiale de Romont

Artikel: Le trésor, les ornements et les livres

Autor: Andrey, Ivan / Jordan, Marc-Henri

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-1035859

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE TRÉSOR, LES ORNEMENTS ET LES LIVRES

IVAN ANDREY - MARC-HENRI JORDAN

La collégiale de Romont n'est pas qu'un édifice de pierre, orné de vitraux, d'autels, de stalles ou de statues. Elle abrite aussi un trésor, des ornements et des livres. Echappant au regard du visiteur, ces témoins nous racontent, avec plus d'éloquence que les murs, la longue histoire religieuse de la ville. Aujourd'hui le trésor ne conserve plus beaucoup d'objets exceptionnels, les parements les plus précieux ont tous disparu et les anciens livres liturgiques n'existent plus.

Le trésor

Le trésor de Romont compte au moins deux pièces de première importance: la grande croix de procession en argent de la seconde moitié du XVe siècle (fig. 65) et la double coupe de Bernard Musy (vers 1515), le plus ancien objet profane de fabrication fribourgeoise (fig. 43). Dans l'ensemble toutefois, ce trésor n'a ni l'abondance, ni la qualité, ni la variété de celui de la collégiale d'Estavayer-le-Lac[1].

Quelques mentions éparses des XVe et XVIe siècles, un inventaire de 1684[2] et de nombreux passages des manuaux du Conseil nous montrent comment ce trésor s'est constitué, enrichi puis appauvri. En règle générale, après avoir étudié les moindres aspects de la question, le Conseil commandait les nouveaux objets nécessaires au culte. Ainsi, en 1787, il fait réaliser par Nicolas Enard, d'Estavayer-le-Lac, deux encensoirs en argent du meilleur titre. L'orfèvre doit prendre pour modèle l'encensoir de Villaz-St-Pierre exécuté à Paris vers 1779, l'un des plus anciens de style Louis XVI conservés dans le canton de Fribourg[3]. Les particuliers, par leurs dons, contribuaient au paiement de certains objets ou même les offraient: au début du XVe siècle, Pierre de Dompierre et Compagne de Seyssel avaient donné une grande croix de procession en argent avec leurs armoiries, qui a malheureusement disparu[4]. Diversement motivées, les donations étaient quelquefois forcées: en 1735-1736 Marc-Antoine de Miéville, protestant vaudois converti, obtint la bourgeoisie de Romont contre le don d'un petit reliquaire de l'Assomption pour le maître-autel[5]. Les collateurs des chapelles avaient l'obligation de se procurer et d'entretenir leurs objets de culte, qui ne faisaient donc pas partie du trésor. Certains possédaient quelques pièces extrêmement précieuses: dans la première moitié du XVIIe siècle, Bernard Musy avait un calice à ses armes, avec la coupe et la patène «de pur or maciff»[6]; cette pièce rarissime a dû être

1 Liste sommaire des pièces les plus intéressantes conservées à la sacristie de Romont: croix de procession en argent, deuxième moitié du XVe siècle; bras-reliquaire en bois, 1502 (avec pendant de la fin du XVIIIe siècle probablement); double coupe en argent de Bernard Musy, par Peter Reinhart, de Fribourg, vers 1515; petit Calvaire en plomb, première moitié du XVIe siècle; deux chandeliers gothiques en bronze, XVIe siècle; deux chandeliers balustre en bronze, XVIIe siècle; plateau en argent aux armes de Bernard Musy, par un orfèvre d'Estavayer-le-Lac, 1644; statuette de Notre-Dame Libératrice en argent, par Jean Landerset, de Fribourg, 1660 (fig. 52); ostensoir en argent, par Jean Landerset, vers 1661; plateau en argent aux armes Castella, par Peter Troger, de Fribourg 1666; calice en argent aux armes Reynold, par Jacob Schröder, fin du XVIIe siècle; grande patène en argent avec poinçon français, fin du XVIIe siècle (sans calice); reliquaire de l'Assomption donné par Marc-Antoine de Miéville, 1736; lampe en

Fig. 43 Double coupe, Peter Reinhart de Fribourg, vers 1515, argent doré, hauteur 17 cm, 413g. – Cette curieuse coupe, dont les deux parties inégales s'emboîtent, porte les armoiries et les initiales de Bernard Musy (décédé avant 1533), l'un des grands personnages de la «Renaissance» fribourgeoise, pèlerin de Jérusalem en 1515. Au XVIIe siècle semble-t-il, ce « gobelet » a été donné au trésor de la collégiale par l'un de ses descendants, également prénommé Bernard. Employé pour les communions au vin, puis comme navette à encens, cet objet a été restauré plusieurs fois, notamment en 1924 par l'orfèvre Santoro de Lucerne. A cette occasion peut-être, le poinçon de Peter Reinhart, repéré par le chanoine Peissard en 1915, a été presque entièrement effacé. Quel dommage pour la plus ancienne pièce d'orfèvrerie profane du canton! Servant à toutes sortes de libations, les doubles coupes étaient à l'origine (XIIIe siècle?) en madre ou bois d'érable, puis en argent, cristal ou oeuf d'autruche. Elles servaient dans les grandes occasions: mariages, départ pour la guerre ou pèlerinage. Bernard Musy aurait-il commandé cette pièce rare au moment de partir en Terre Sainte en 1515?

fondue, mais le grand plateau d'argent du même propriétaire, fabriqué à Estavayer en 1644, est toujours conservé; c'est l'une des rares pièces provenant des chapelles qui nous soit parvenue. Aucun orfèvre n'a travaillé à Romont avant la fin du XVIIIe siècle semble-t-il. Au Moyen Age, on s'adressait à des artisans de Genève, Lausanne ou Fribourg[7]. Après 1536, les orfèvres de cette ville ont obtenu la plus grande partie des commandes, même si quelques pièces conservées proviennent d'Estavayer ou de France.

La création des objets liturgiques les plus significatifs fut liée souvent à d'importants travaux sur le mobilier ou l'aménagement intérieur: la grande croix de procession en argent fait partie de l'ensemble exceptionnel de pièces gothiques exécutées à la suite de la reconstruction du chœur (vitraux d'Agnus Drapeir, stalles, grilles, crucifix du tref et dorsal des sièges de célébrants). En 1661, le peintre et sculpteur François Deschenaux rénove le maître-autel: l'ostensoir qui doit y être exposé, est réalisé sans doute en même temps, par l'orfèvre Jean Landerset de Fribourg. En 1931, Marcel Feuillat crée un magnifique ciboire sphérique à émaux (fig. 53), et en 1937, Fernand Dumas, pour son projet de restauration intérieure de la collégiale, envisage de lui commander un tabernacle et des chandeliers pour le nouveau maître-autel, mais ce projet n'aboutira pas.

Restaurés et finalement refondus, presque tous les objets médiévaux ont disparu. Cependant, la grande croix de procession, plusieurs fois «rompue», a toujours été réparée: par exemple en 1570/1571, 1615/1616, 1775 et 1826[8]. Considérée comme l'emblème de la paroisse, elle a été sauvée envers et contre tout.

Alors qu'auparavant les pièces usagées étaient fondues pour en réaliser de nouvelles, au XIXe siècle on a vendu plusieurs pièces importantes, comme antiquités probablement. Ainsi, en 1860, pour payer les trois statues en bois du maître-autel, le clergé a vendu un buste en argent de saint Jean-Baptiste, sans doute l'une des plus graves pertes qu'a subi le trésor[9]. Mais, généralement, les objets ont disparu sans laisser de trace. On regrettera notamment l'encensoir gothique signalé en 1884[10], l'un des deux encensoirs de Nicolas Enard, un crucifix garni d'argent donné en 1761 par François de Castella et un calice de l'orfèvre Jean-Ulrich Raemy. Ces trois pièces ont encore été vues dans les années 1930 par le professeur Reiners[11].

Fig. 44 Ciboire couronné, Pierre Fasel de Fribourg, 1823, argent doré, couronne en cuivre doré, hauteur totale 48 cm. – Jusqu'au milieu du XIXe siècle, la bénédiction du St-Sacrement était donnée dans les occasions moins solennelles par l'exposition du saint ciboire, coiffé d'une couronne et couvert d'un manteau de soie à la couleur du jour. Cet usage ayant été interdit, les couronnes (en argent, en cuivre, en fleurs de soie ou même en carton) ont généralement disparu; par chance, la collégiale a conservé les deux éléments assortis. En janvier 1823, le Conseil communal demanda un «plan» pour un nouveau ciboire à plusieurs orfèvres du canton. Celui de Pierre Fasel ayant été retenu, on voulut le faire exécuter par un orfèvre de Lausanne! Mais en définitive, c'est tout de même l'auteur qui réalisa son projet. Cette pièce d'excellente qualité artisanale est l'un des meilleurs ciboires fribourgeois du XIXe siècle. D'une facture plus sommaire, la couronne ne semble pas être du même orfèvre.

argent, par Jacques-David Müller, de Fribourg, 1742 (fig. 45); lampe en laiton argenté achetée à Besançon en 1742; ciboire des malades en argent, 1764; croix-reliquaire en métal argenté rénovée en 1775; deux calices en argent, par Joseph Müller, de Fribourg, 1784; encensoir en argent, par Nicolas Enard, d'Estavayer-le-Lac, 1787; ciboire en argent, par Pierre Fasel, de Fribourg, 1823 (fig. 44); croix de procession et service de burettes, par le même orfèvre, premier tiers du XIXe siècle; deux plateaux en argent avec émaux, par Marcel Feuillat, de Genève, 1930; ciboire en argent avec émaux, par le même, 1931.

2 ACR, MC 21, 373-376v°.

3 ACR, MC 38, 108, 109 et 134; RPR VILLAZ-ST-PIERRE 17.

4 APR, Archives du Ven: Clergé de Romont/Copies, n.p.

5 ACR, MC 30, 33v° et 66.

6 Cf. n. 4.

7 AEF, Romont, CV 1412-1413 (Henselinus de Fribourg); CF 1455-56 (Guichard Reynaud de Fribourg); APR, ACl, Registre de comptes des dépenses et recettes après le 30 novembre 1487 (Pierre de Lausanne pour deux sceaux et le calice de la chapelle St-Etienne); AEF, Romont, CF 1510-1511 (orfèvre de Genève); mentions trouvées par Marcel Grandjean et Nicolas Schätti.

Les ornements

La comparaison des maigres vestiges conservés à la sacristie avec les inventaires anciens et les mentions des manuaux du Conseil, relatives à l'achat ou à la confection d'ornements, permettent de mesurer toute l'ampleur des pertes subies dans ce domaine.

Le premier inventaire connu, daté 1560[12], mentionne une trentaine de parements, chapes, chasubles et dalmatiques de velours, de satin et de drap d'or, aux armes de Claude d'Estavayer, évêque de Belley, de la famille d'Illens et de la Maison de Savoie. Dans l'inventaire de sacristie de 1684, on ne dénombre pas moins de cinquante-trois « chasubles de toutes couleurs avec leurs estoles et manipules, comprises celles des confrairies, collatures et particuliers », ainsi que huit chapes et seize dalmatiques[13]. Dans ce lot, il y avait notamment la chasuble de damas noir avec une croix de passement d'argent donnée en 1659 par Bernard Musy, ornée d'une plaque en argent à ses armes[14].

Les parements, comme les objets, formaient deux groupes distincts: les ornements de sacristie et ceux des chapelles privées, conservés dans des armoires, à proximité des autels. Anciens ornements usés et rapiécés, pièces achetées tout exprès, offertes ou confectionnées dans des étoffes donnés à la Fabrique, aux diverses couleurs du temps liturgique, ces tissus constituaient un ensemble chamarré. Au XVIIIe siècle, maintes dames léguèrent les tissus de leurs plus belles robes, puisqu'à cette époque-là encore, on employait les mêmes étoffes « profanes », à la ville comme à l'église. Ainsi, en 1768, on fit une chasuble de la « toilette triomphante à fond rouge et fleurs blanches » léguée par l'épouse du conseiller Chofflon[15]. Le montage de ces tissus était généralement confié à des couturières de Romont ou, semble-t-il, aux moniales de la Fille-Dieu qui disposaient au XIXe siècle d'un important atelier de broderie. Elles ont ainsi réalisé, en 1902, l'ornement blanc de la Confrérie de l'Immaculée Conception, toujours conservé[16]. Au XIXe siècle, certaines firmes lyonnaises s'étant spécialisées dans la production d'argenterie, de bronzes d'église et de tissus liturgiques, envoyaient leurs agents sillonner les églises du canton à la recherche de clients: ainsi, le voyageur de la maison Dunand vendit une chasuble pour le clergé en 1857[17].

Hélas, de tous les textiles sommairement désignés par les documents, ne subsistent que quelques voiles de calice (fig. 46 et 54) et d'autres accessoires (étoles, manipules, bourses) confectionnés avec différents morceaux de récupération, mais plus aucun ornement ni parement liturgique. Comme le prouve l'inventaire du chanoine Peissard de 1915, la disparition de nombreuses pièces baroques est assez récente: il cite encore plus d'une dizaine de chasubles, chapes et dalmatiques du XVIIIe siècle et plusieurs parements précieux datant probablement de la première moitié du XIXe siècle. Il mentionne entre autres une chape de damas vert, de style Louis XV, à petites fleurs brodées – une ancienne robe de noces – et l'ornement Musy en damas blanc, broché et brodé[18].

Fig. 45 Lampe de sanctuaire, Jacques-David Müller de Fribourg, 1742, argent, hauteur totale 111 cm, 2056 g. – Constituée de deux tores entièrement repercés de motifs Louis XIV et Régence, arborant de grands médaillons armoriés et joliment suspendue à trois anges maniéristes, cette riche lampe est la plus belle pièce XVIIIe du trésor. L'orfèvre Müller l'a réalisée en 1742 selon un projet qu'il avait soumis au Conseil communal. La ville, le banneret Reynold et la confrérie de l'Immaculée Conception, qui avait donné une vieille lampe à refondre, ont fait graver leurs armoiries ou leur emblème par soeur Dominique, religieuse à la Fille-Dieu. Comme elle ne voulait aucune rétribution, le syndic Dupond fut chargé de lui faire un petit présent «en sucre».

Les bannières

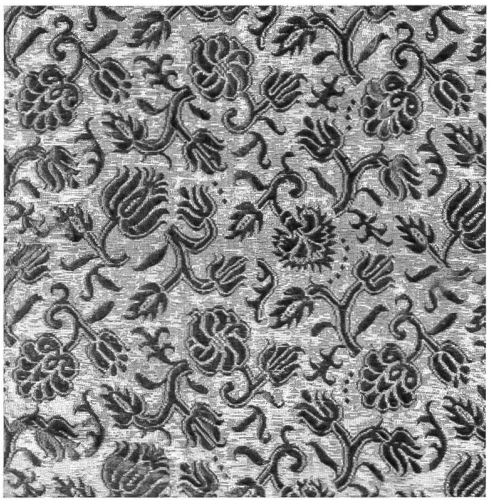
En 1773, alors qu'on discutait d'un nouveau maître-autel, le Conseil jugea nécessaire le remplacement de plusieurs bannières, notamment celles des confréries, placées semble-t-il dans l'église, à proximité de leurs autels. Deux ans plus tard, le banneret Blondel présenta «un dessein

pour les Etendards fait à feston mais le Noble Conseil a préféré que les neufs soient fait dans le même goût que les vieux» (mai 1775)[19]. Quatre ont été conservées: la bannière de l'Immaculée Conception, celle du Rosaire, celle de la Ste-Trinité et celle de Sts-Côme-et-Damien. Elles portent en leur centre une toile peinte recto verso, figurant les saints patrons de ces confréries. Malheureusement, trois de ces images doubles ont été presque entièrement repeintes, quand on a remplacé les tissus en 1825-1826 probablement[20]. En revanche, la bannière du Rosaire n'a pas été refaite. La peinture, décousue, a ainsi été conservée intacte (fig. 51).

Les parements du XXe siècle

Dans les années 1930, comme le Groupe de St-Luc était basé à Romont et que Dumas était l'architecte de la collégiale, Severini, Feuillat et Cingria y travaillèrent. En 1935, celui-ci dessina un projet de broderie pour l'ornement vert de la Sainte-Trinité, qui fut réalisé par Marguerite Naville de Genève et qui est intégralement conservé, comme l'ornement rouge de la Pentecôte, réalisé par Raoul Bovy-Lysberg en 1936. Exposé à Genève en 1938 et publié dans l'Art Sacré l'année suivante, ce curieux ornement est d'une exécution très originale: aux broderies de laine et de fils métalliques, aux divers tissus appliqués, est associé le cuir doré, argenté ou teinté en rouge.

Fig. 46 Voile de calice, Italie, premier tiers du XVIIe siècle, fond lamé d'argent et motifs brochés, 57,5 x 55 cm. – Exemple de tissu à semis de petites fleurs (rapport du motif 10,2 x 13,8 cm), courant dans nos paroisses au XVIIe siècle, mais devenu très rare aujourd'hui. La chapelle du Buth à Lessoc possède encore une chasuble de velours à semis de petits motifs de cette époque-là.



Les livres liturgiques

Pour son nombreux clergé médiéval et son collège de chanoines, l'église de Romont devait posséder une riche bibliothèque de livres liturgiques, aussi bien pour célébrer la messe que pour chanter l'office divin[21]. La visite pastorale de 1416/1417 exigea qu'on se procure au moins cinq nouveaux livres de chant; aussi désireux que l'évêque de développer le chant liturgique et d'augmenter ainsi la solennité des cérémonies, les Romontois firent exécuter ces livres assez rapidement, quoique leur réalisation fût à l'époque très lente et très coûteuse. Un psautier fut commandé immédiatement, puis en 1420 le Conseil s'adressa à Jacques Arembor, membre du clergé, pour réaliser un deuxième psautier et un processionnaire. Après ces ouvrages d'une facture sans doute modeste, on chargea Pierre Jovis, autre membre du clergé et lui-même scribe, de faire exécuter un graduel, sans doute assez riche, par un atelier de Genève en 1421. Dès lors, les visiteurs de 1453 trouvèrent une bibliothèque bien fournie et ne demandèrent que des réparations. Réuni dans les magnifiques stalles de 1464-1468, le chapitre érigé de facto en 1516 n'avait-il que des livres du XVe siècle pour chanter les heures canoniales? N'a-t-on pas, comme à Fribourg, fait réaliser un antiphonaire en huit volumes au début du XVIe siècle? Rien ne permet de l'affirmer, mais un inventaire de 1684 mentionne «dans la cure ... umze vieux grands libvres en parchemin, plus umze aultres libvres de papier»[22]. Cela pourrait signifier qu'à la fin du XVIIe siècle il y avait encore à Romont de précieux antiphonaires ou graduels médiévaux de rite lausannois. Hélas, les plus anciens livres de chant conservés actuellement sont un graduel et un antiphonaire romains, incomplets, copiés en 1669 par le père Aurèle de Fleure, prieur du couvent des Augustins de Fribourg, d'après une édition parisienne de 1645.

Recueil de chants, de prières et de lectures, le missel était le seul livre liturgique indispensable à toute église et à toute chapelle. Le premier mentionné à Romont, et sans doute le plus important, était le «grand missel» revu et augmenté (?) en 1393/1394 par un scribe nommé maître Henri. En 1453 – autre signe du bon état de la bibliothèque – sur les 27 autels de la collégiale, un seul n'avait pas encore de missel. Evidemment, tous ces manuscrits ont disparu, d'autant que le missel fut l'un des premiers livres liturgiques à être imprimé, contrairement aux graduels et aux antiphonaires. Deux exemplaires de la troisième édition

8 AEF, Romont, CF 1570-1571; 1615-1616; ACR, MC 36, 17; MC 49, 285 et 297.

9 ACR, MC 58, 6 et 17.

10 RAHN 1884, 24.

11 Notes manuscrites non datées (Archives de la Rédaction des Monuments d'art et d'histoire, Fonds Reiners, Romont).

12 AEF, Romont, tir. XXX, n° 22.

13 Cf. n. 2.

14 Cf. n. 4.

15 ACR, MC 35, f. 20.

16 APR, C Confrérie de l'Immaculée Conception 1902.

17 ACR, MC 52, f. 233.

18 Nicolas PEISSARD, Inventaire des sacristies, ms. 1911-1915, n.p. (AMAHF).

19 ACR, MC 36, f. 9 et 134.

20 ACR, MC 48, f. 285; MC 49, f. 22.

21 La plupart des informations concernant les livres médiévaux sont tirées de JÄGGI; les autres proviennent du Recensement du patrimoine religieux (en cours). Nous avons également consulté: Josef LEISIBACH, Manuscrits et imprimés liturgiques, dans: Trésor de la cathédrale St-Nicolas de Fribourg, Fribourg 1983, 167-174.

22 Cf. n. 2.

23 Malgré certaines pertes, semble-t-il. Ainsi, la Bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg possède une Bible latine publiée à Venise en 1492, qui fut propriété de Jean Ecoffey, membre du clergé de Romont à partir de 1665. Cf. Wilhelm Josef MEYER, Catalogue des incunables de la bibliothèque cantonale et universitaire de Fribourg (Suisse), dans: ASHF 11(1917), n° 58a.

du Missel lausannois, imprimé à Lyon en 1522 pour Gabriel Pomard de Genève, ont été conservés: l'un était réservé à l'usage du maître-autel et l'autre appartenait à Pierre Cotting, membre du clergé au XVIIe siècle. Parmi les nombreux missels baroques recensés, la plupart portent des ex-libris de membres du clergé, qui les employaient probablement sur les autels qu'ils desservaient. Plusieurs cependant portent la marque de propriété de la fabrique, rappelant tardivement que l'autorité civile, conseil ou fabrique précisément, pourvoyait à l'achat et à l'entretien des livres servant au choeur. En 1935, renouant avec l'enluminure, Gino Severini décora de gouaches un missel commandé pour le curé Pasquier (fig. 50). Richement relié par la fille de l'artiste, cette pièce unique est aujourd'hui aussi introuvable que les plus anciens manuscrits médiévaux.

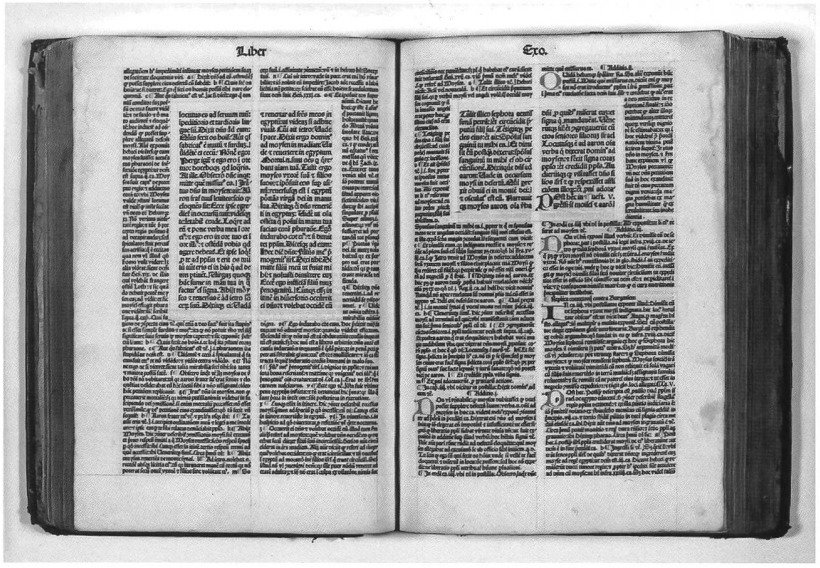
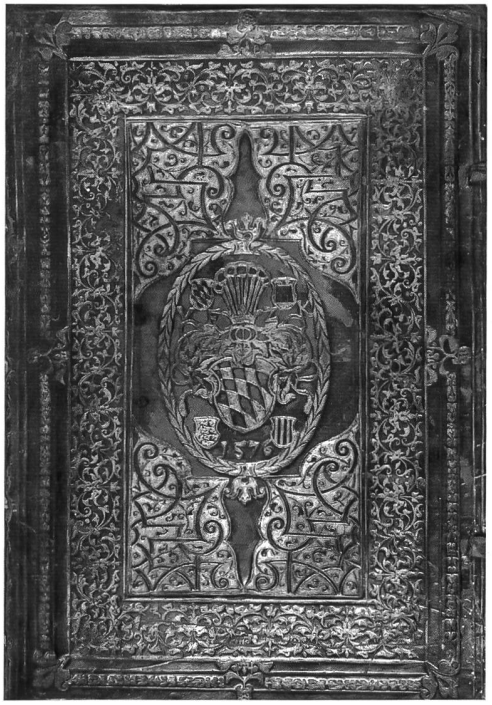


Fig. 47 Premier volume des commentaires de Nicolas de Lyre sur l'Ancien Testament, l'un des incunables de la fin du XVe siècle conservés dans la bibliothèque du clergé. – Les commentaires du théologien français et franciscain Nicolas de Lyre (vers 1270-1340), sur l'Ancien et le Nouveau Testament, ont été très diffusés par l'imprimerie à la fin du moyen âge. Cette édition des «Postilles», dont nous n'avons pu déterminer ni l'imprimeur, ni la date d'impression, présente page après page le texte biblique sur deux colonnes, encadré de son commentaire. Cette composition, les initiales en couleur et les lettrines sur fond d'or prolongent la tradition des manuscrits médiévaux. Les trois volumes de cet ouvrage portent l'ex-libris du curé Joseph Dey (1719), qui a rendu hommage à l'auteur par un distique en latin de cuisine: «Si Liranus non lirasset, totus mondus delirasset» (si Nicolas de Lyre ne lyrait pas, le monde entier délirerait).

La bibliothèque du clergé

Comptant plusieurs incunables et un bel ensemble d'ouvrages du XVIe siècle, la bibliothèque du clergé est l'une des plus intéressantes du canton[23]. Son livre le plus prestigieux est sans conteste le De Maria Virgine incomparabili de Pierre Canisius (Ingolstadt 1577), à cause de sa reliure allemande de première qualité, de style maniériste (fig. 48). Jacques Macheret, membre du clergé, qui l'avait reçu en 1624 de Walburge Eusebia de Königsegg, l'a sans doute offert à la bibliothèque. De fait, celle-ci n'est constituée que d'ouvrages personnels, donnés ou légués par les membres du clergé. C'était déjà le cas au moyen âge, où les bréviaires, certes plus ou moins précieux, étaient l'apanage de prêtres privilégiés; en 1363, le clergé, qui est là mentionné pour la première fois en tant que tel, tente de récupérer le bréviaire légué par dom Pierre Rigot et indûment mis en gage par l'ancien curé. Instruments de prière et de méditation, les livres personnels des prêtres étaient aussi leurs outils de travail: bibles, commentaires, recueils de sermons, ouvrages de théologie et manuels divers. Plusieurs de ces petites bibliothèques sont encore partiellement conservées et témoignent d'un véritable intérêt bibliophilique. La plus ancienne est celle de François Planchamp, curé d'Estavayer décédé en 1597. Ses ouvrages, tous du XVIe siècle, reliés de porc blanchi avec un décor estampé, ont été acquis à une date indéterminée. En revanche, le curé Joseph Dey a pris la peine d'inscrire la date 1719 sur plusieurs incunables et livres du début

Fig. 48 Reliure en cuir estampé et doré, Allemagne du Sud, 1576, sur un exemplaire du De Maria Virgine incomparabili de Pierre Canisius, Ingolstadt 1577. – Les ex-libris de cet ouvrage permettent d'en reconstituer la provenance. Il fut donné en 1624 à Jacques Macheret, membre du clergé de Romont dès 1626, par Walburge Eusebie de Königsegg, fille du baron Christoph von Waldburg, dapifère soit grand-maître de cuisine de l'Empereur. En 1618, elle avait épousé Johann Wilhelm, comte de Königsegg, dans le Wurtemberg. Antérieure à cette alliance, la reliure a été commandée par un autre membre de la famille Königsegg, dont les armes figurent au centre. Les entrelacs des écoinçons et les moresques du pourtour sont analogues à ceux des oeuvres de Leonhard Ostertag, fameux relieur d'Augsbourg du dernier tiers du XVIe siècle (notamment sur une pièce exécutée pour Philipp Edward Fugger, aujourd'hui à la Staatsbibliothek de Munich).

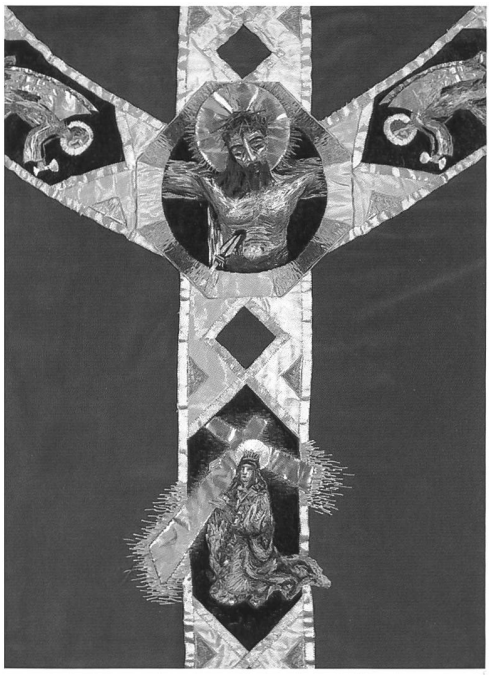


du XVIe siècle, qu'il venait sans doute de recevoir et dont il renouvela toutes les reliures. Par recoupement, on sait que ces incunables avaient appartenu à François Castella, prêtre de l'Intyamon au milieu du XVIIe siècle, et auparavant à Claude Gachet, curé de Gruyères dès la fin du XVIe siècle. L'itinéraire de ces ouvrages semble montrer que l'incunable était très recherché par les prêtres de l'époque baroque; Joseph Dey nota de façon révélatrice (et fautive) sur le premier volume des Postilles de Nicolas de Lyre: «Limprimerie inventée par Jean Guttemberg et depuis par Luy accomplie a Mayence Lan 1440».

L'un des derniers fonds intéressants de la bibliothèque du clergé est celui de Jean-Baptiste Cordey, chapelain dès 1768. Ne pouvant se contenter d'un simple ex-libris, cet ecclésisatique irrévérencieux et fantasque remplissait les pages de garde de ses livres avec des rébus, des chansons à boire ou des dessins humoristiques. Une fois même, il calligraphia cet épigramme, qui pourrait en dire long sur son opinion des fastes baroques de la collégiale: «Olim, scilicet in primitiva Ecclesia, erant lignei calices sed aurei Sacerdotes, nunc autem sunt aurei calices, sed lignei Sacerdotes[24]».

24 Traduction: «Autrefois, aux premiers temps de l'Eglise, les calices étaient en bois, mais les prêtres étaient en or; aujourd'hui, alors que les calices sont en or, les prêtres ne sont plus qu'en bois».

Fig. 49 Le Christ, deux anges et Sainte Hélène, détail de la chasuble de l'ornement rouge de la Pentecôte, par Raoul Bovy-Lysberg, de Genève, 1936.



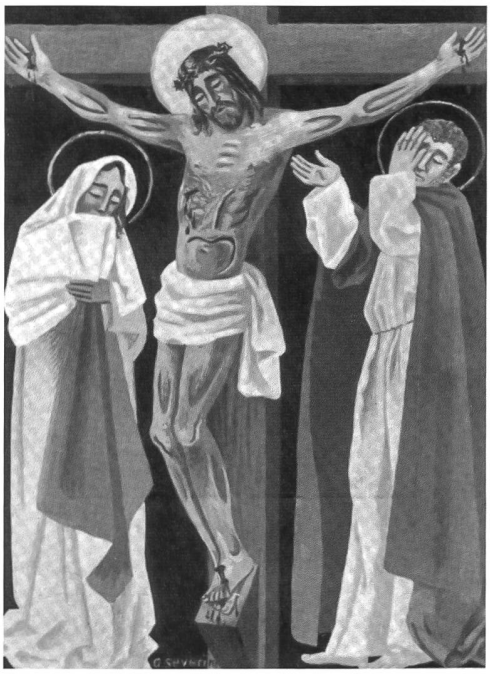


Fig. 50 Crucifixion de Gino Severini (1935), reproduite sur l'image mortuaire d'Andrée Dumas, décédée en 1937 (Collection particulière). – En 1935 Gino Severini et sa fille Gina réalisèrent un missel pour la paroisse de Romont. Payé par la confrérie de l'Immaculée Conception, ce livre illustré de gouaches du père, sous une reliure de sa fille, fut exposé avec succès à la quadriennale de Rome la même année 1935. N'ayant pas retrouvé ce livre important, nous publions simplement la Crucifixion, qui avait été reprise par l'architecte Fernand Dumas en 1938 pour l'image mortuaire de son épouse.

Zusammenfassung

Im Schatz der Kollegiatskirche Romont befinden sich zwei ausserordentliche Goldschmiedewerke, ein grosses silbernes Prozesssionskreuz aus der 2. Hälfte des 15. Jh. und ein für den Jerusalempilger Bernard Musy ebenfalls aus Silber gefertigter Doppelpokal des Freiburger Goldschmieds Peter Reinhart aus der Zeit um 1515. Dieser ist das älteste profane Goldschmiedewerk des Kantons. Daneben besitzt Romont weder den Reichtum noch die Qualität und die Vielfalt des Kirchenschatzes von Estavayer-le-Lac, trotz der Monstranz des Hans Landerset (um 1660), einer Ewiglichtlampe des Jacques-David Müller (1742), des Rauchfasses von Nicolas Enard (1787) oder der Ziborien von Peter Fasel (1823) und Marcel Feuillat (1931).

Die alten Paramente sind alle verloren und die Kollegiatskirche Romont ist damit unter den grossen Kirchen des Kantons in diesem Bereich die ärmste, abgesehen von einigen Zubehör wie Kelchvelen aus italienischen und französischen Stoffen des 17. und 18. Jh. Ein Inventar von 1560 erwähnt mehrere durch Claude d'Estavayer, den Bischof von Belley, gestiftete Ornate und die Musy besassen in der Mitte des 17. Jh. reiche Paramente mit wappenverzierten Silberplaketten. Im 18. Jh. überliessen zahlreiche Privatpersonen der Kirche kostbare Seiden zur Herstellung von Paramenten, welche Nicolas Peissard, als er 1915 die Sakristei inventarisierte, noch gesehen hat. Von all dem ist nichts mehr erhalten. Dagegen besitzt die Kirche heute zwei bedeutende Ornate aus dem Künstlerkreis der Lukasbruderschaft (1935-1936), ein rotes von Raoul Bovy-Lysberg und ein grünes von Alexandre Cingria und Marguerite Naville.

Von den liturgischen Büchern sind das Graduale und das Antiphonar, welche der Augustinerpater Aurélien de Fleure 1669 in Freiburg geschrieben hat, die ältesten erhaltenen Handschriften. An mittelalterlichen Werken ist nichts überliefert, auch das in Genf 1421 bestellte Graduale nicht. In der Bibliothek des Klerus hingegen befinden sich mehrere hochinteressante Inkunablen aus dem ehemaligen Privatbesitz der örtlichen Geistlichkeit. Zu erwähnen sind hier etwa drei Bände mit den Postillae des Nikolaus von Lyra in einer nicht identifizierten Ausgabe des späten 15. Jh. und dem Exlibris des Pfarrers Joseph Dey (1. Hälfte 18. Jh.). Das kostbarste Werk ist zweifellos das 1577 in Ingolstadt veröffentlichte Traktat De Mariae virgine incomparabili des Petrus Kanisius. Jacques Macheret, Mitglied des Klerus von Romont, erhielt es 1624 von Walpurga Eusebia von Königsegg (Württemberg). Das Buch besitzt einen wunderbaren manieristischen Einband mit vergoldeter Lederprägung, Mauresken und Bandelwerk, und ist ein typisches Werk der in Augsburg und München florierenden süddeutschen Buchbinderkunst des späten 16. Jh.

Fig. 51 Peinture de la bannière du Rosaire représentant la Vierge à l'Enfant avec saint Dominique et sainte Catherine de Sienne, attribuable à Gottfried Locher, de Fribourg, 1775 probablement, huile sur toile, 62 x 48,5 cm. – Bien qu'elle soit en mauvais état, cette peinture est particulièrement intéressante: jamais retouchée sans doute, c'est l'une des très rares bannières conservées attribuables à Gottfried Locher. Cet artiste, qui fut le meilleur peintre fribourgeois de la seconde moitié du XVIIIe siècle, a souvent utilisé cette composition de la Tradition du Rosaire (copiée d'une gravure), spécialement pour des retables d'autel (à Estavannens en 1768 par exemple). Mis à part l'autel néo-gothique de 1899, placé dans le collatéral nord, cette petite peinture est le dernier objet ayant appartenu à la confrérie du Rosaire.

Légendes de la page 47

Fig. 52

Notre-Dame Libératrice, Jean Landerset, de Fribourg, 1660, statuette en argent, hauteur 31 cm, 487 g. – En janvier 1660, les membres de la Confrérie de l'Immaculée Conception décidèrent de payer «une Notre-Dame Libératrice d'argent selon le vœu que la Bourgeoisie a fait». Sans doute portée en procession, elle devait aussi être exposée sur le maître-autel, qui fut orné l'année suivante d'une grande statue en bois, de la même Notre-Dame Libératrice. La Vierge reine, entourée d'un rayon de gloire, est juchée sur un pied de calice polylobé, augmenté d'un curieux nœud maniériste, à perles, pendentifs et enroulements. Le décor d'acanthe et de grandes fleurs est caractéristique de l'œuvre de Jean Landerset.

Fig. 53

Saint Jean l'Evangéliste donnant le viatique à la Vierge, médaillon en émail, appliqué sur la coupe du ciboire réalisé par Marcel Feuillat, de Genève, 1931, argent, hauteur 23 cm, 1012 g. – En avril 1931, Feuillat écrit au curé de Romont qu'il souhaite avoir entière liberté pour le dessin des médaillons du ciboire, dont ils ont choisi les sujets ensemble: «les expériences que j'ai déjà pu faire sur un dessin que l'on discute et que j'essaie de corriger ont été toujours si désastreuses». Maître de la conception et de l'exécution, l'émailleur et orfèvre genevois, qui fut l'un des meilleurs artistes du Groupe de St-Luc, a réalisé l'une de ses œuvres les plus abouties avec ce ciboire de style Art Déco, entièrement sphérique sur pied rond, avec cinq médaillons circulaires appliqués sur la coupe, représentant des scènes de la Vie de la Vierge: l'Annonciation, la Nativité, les Noces de Cana, la Déploration et la Dernière communion.

Fig. 54

Voile de calice, Italie, deuxième moitié du XVIIe siècle, velours ciselé et fond lamé d'argent, 53,5 x 54 cm. – Ce velours à grandes fleurs (hauteur du rapport 70 cm), remarquablement conservé, fut à la mode plusieurs décennies durant. D'autres exemplaires de ce tissu se trouvent dans de grandes collections, comme la Fondation Abegg à Riggisberg et la collection Keir à Londres (étoffe d'un dais). Quant au trésor de la cathédrale d'Aoste, il conserve une chasuble coupée dans la même étoffe. Le voile de Romont faisait partie d'un ornement, composé d'une chasuble, d'une chape et de deux dalmatiques, mentionné en 1915 dans l'inventaire du chanoine Peissard. Malheureusement, cet ensemble de grande valeur a disparu depuis lors.

Fig. 55

L'Assomption, attribuable à l'atelier de Defendente Ferrari, vers 1525-1530, huile sur bois, 155 x 73 cm. – Cette œuvre méconnue, juste présentée à l'exposition du Huitième centenaire de Fribourg en 1957, est attribuée par le professeur Mauro Natale à l'atelier de Defendente Ferrari, important peintre piémontais, attesté de 1509 à 1535. Ce panneau d'origine italienne, unique dans le canton, montre la Vierge portée par quatre anges et accueillie par Dieu le Père au milieu des chœurs angéliques, tandis que les apôtres sont rassemblés autour du tombeau. L'inscription du phylactère identifie Marie à l'Epouse du Cantique des cantiques. Actuellement encadrée et doublée d'un autre panneau, cette peinture a été passablement retouchée, spécialement le manteau de la Vierge, qui est maintenant d'un style différent des autres drapés. Cette Assomption, dont nous n'avons trouvé nulle mention dans les sources consultées, était probablement un volet de retable; mais son montage actuel ne permet pas d'en analyser le revers et les côtés. Ainsi, elle aurait pu faire partie du retable du maître-autel, offert par Claude d'Estavayer peu avant sa mort en 1535. Dans ce cas, ce panneau de dimensions réduites aurait été associé à d'autres peintures ou sculptures. En 1661, lors d'une importante rénovation du maître-autel, on mentionne simplement deux «vantaux» à réparer. Pleinement justifiée dans le chœur de l'église, l'iconographie de l'Assomption aurait pu également figurer sur le retable de la chapelle Ste-Anne, dont le patronage fut cédé en 1516 au duc Charles II de Savoie. Quoiqu'il en soit, la présence de cette peinture piémontaise à Romont n'est pas étonnante, puisqu'aussi bien la Maison de Savoie que Claude d'Estavayer étaient en contact avec les peintres de cette région. Ainsi, à Hautecombe, le monastère qui servait de mausolée à la famille de Savoie et dont Claude d'Estavayer fut l'abbé commendataire, on trouve un retable fragmentaire du même Defendente Ferrari.

Légendes des pages 48 et 49

Fig. 56

La Sainte Trinité, troisième quart du XVe siècle, vitrail de la deuxième fenêtre du collatéral sud, 50 x 48,5 cm. – Fondée avant 1417 par la famille Rey ou Regis, la chapelle de la Ste-Trinité devint le siège de la confrérie du même nom, attestée dès le milieu du XVIe siècle et dissoute en 1859. Restés en place depuis les origines, le vitrail de la Sainte-Trinité, et l'Annonciation son pendant, ont été restaurés vers 1911 par l'atelier Kirsch & Fleckner de Fribourg, qui en fit une copie très fidèle pour Mgr Marius Besson en 1920. La Trinité représentée sous l'aspect du Trône de Grâce montre Dieu le Père assis sur une imposante chaire dans un intérieur bourgeois à plafond de bois mis en perspective. Ce petit panneau carré, au chromatisme simple, est sans doute le meilleur vitrail du XVe siècle conservé à Romont, mis à part les verrières mariales d'Agnus Drapeir.

Fig. 57

Rondel aux armoiries de la famille Champion, milieu du XVe siècle, vitrail de la quatrième fenêtre du collatéral sud, diamètre 19 cm. – Originaire de St-Michel en Maurienne, la famille noble Champion joua un rôle important en Pays de Vaud durant la période savoyarde. Pernette, l'une des filles d'Antoine seigneur de Vaulruz, épousa Guillaume d'Illens, qui en 1453 était collateur de la chapelle St-Michel, située dans la quatrième travée du collatéral sud. A cette époque, les deux époux y ont fait placer des rondels à leurs armoiries. Mentionnés à cet endroit au XVIe siècle déjà, ils sont toujours restés en place. Le petit champion, en pleine charge sur fond d'or, nous fait presque l'effet d'une gravure du Maître ES.

Fig. 58

Rondel aux armoiries des familles de Musy et de Malliard, avec le monogramme du Christ et celui de la Vierge en bordure, vers 1580, vitrail de la dernière fenêtre du collatéral sud, diamètre 37 cm. – Installé en 1965 à son emplacement actuel, ce médaillon se trouvait initialement dans la deuxième fenêtre du collatéral nord. Jusqu'en 1747, cette travée abrita l'autel de Ste-Marguerite et de St-Georges, dont la collature appartenait aux de Musy. Le présent vitrail et la clef de voûte de cette chapelle montrent tous deux les mêmes armoiries de Musy et de Malliard. Malgré l'introversion du parti, ces deux écus ont probablement été faits pour Benoîte de Musy et Charles de Malliard, unis en 1577. Ce bel et vigoureux exemple de «vitrail suisse» est tout à fait emblématique du Romont de l'Ancien Régime: du XVe au XVIIIe siècle, les de Musy, les de Malliard, ainsi que les de Reynold, ont été les familles les plus puissantes de la cité.

Fig. 59-60

L'Assomption et l'Annonciation, Agnus Drapeir, 1459/1460, vitraux placés dans l'ancienne chapelle St-Jean-Baptiste (au sud du chœur), 150 x 75 cm, 150 x 150 cm (Propriété de la Fondation Gottfried Keller). – Vendus en 1890 à Max de Techtermann, ces vitraux ont été rachetés par le Musée d'art et d'histoire de Fribourg, qui les a fait restaurer par l'Atelier Kirsch & Fleckner en 1901/1902. Des photos antérieures à cette intervention montrent l'étendue insoupçonnée du travail de reconstitution effectué par les restaurateurs (fig. 94-95). Publiés pour la première fois en 1911, ces deux vitraux sont devenus célèbres très rapidement. Ayant tout fait pour les récupérer, la paroisse a finalement pu les réinstaller à la collégiale en 1940 (pour l'Assomption) et en 1982 (pour l'Annonciation). Véritables symboles de l'église de Romont, considérées par les spécialistes comme des œuvres de rang international, ces verrières sont restées très longtemps anonymes. Résolvant l'énigme, Marcel Grandjean publia en 1990 un extrait de comptes, qui révéla qu'en 1459/1460 maître Agnus Drapeir reçut de la ville de Romont un manteau pour le remercier d'avoir exécuté les vitraux du chevet de l'église. Le duc Louis de Savoie et la duchesse Anne de Chypre en furent sans doute les donateurs, comme l'indiquent les armoiries, les bordures à couronne ducale, la devise savoyarde «fert» et les lacs d'amour de l'Ordre de l'Annonciade, qui accompagnaient ces vitraux à leur emplacement originel. Ces exceptionnelles grisailles monumentales ne sont pourtant que les vestiges miraculés d'un cycle marial plus ou moins vaste, qui, entre l'Annonciation et l'Assomption, pouvait compter bien d'autres moments de la Vie de la Vierge. L'origine du maître-verrier Agnus Drapeir, chargé de l'entretien des vitraux de la cathédrale de Lausanne en 1466, décédé avant 1479, est toujours inconnue; mais ses seules œuvres conservées, l'Annonciation et l'Assomption, montrent une culture artistique nettement franco-flamande. En superposant la tête de la Vierge de l'Annonciation et celle de l'Assomption, on constate qu'elles sont à peu près identiques, comme si l'on avait employé le même dessin ou le même modèle graphique. Pourtant, abstraction faite de l'identité stylistique, ces deux verrières sont très différentes l'une de l'autre: l'Annonciation, inscrite dans un carré, décrit une scène d'intérieur très flamande, aux taches de couleurs pures (rouge, jaune et bleu), réparties par plages ou par accents sur toute la surface; au contraire, l'Assomption, verticale et mystique, sans aucun accent rouge, est purement concentrique: couronne d'anges bleus, bouclier de lames d'or et Vierge blanche immaculée.

Fig. 52

Fig. 53

Fig. 54

Fig. 55

Fig. 56

Fig. 57

Fig. 59

Fig. 60

Fig. 58

Fig. 61

Fig. 62

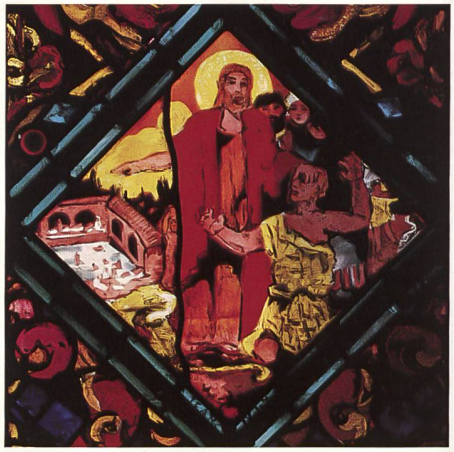


Fig. 63

Fig. 64

Fig. 65

Fig. 66

Fig. 67

Fig. 61
L'Embarquement dans l'arche de Noé.

Fig. 62
Moïse sauvé des eaux par la fille de Pharaon.

Fig. 63
La Guérison de l'aveugle-né près de piscine de Siloé.

Fig. 64
Saint Paul baptisant la famille de Lydie de Thyatire.

Détails du vitrail occidental de la chapelle baptismale, carton d'Alexandre Cingria, réalisation de l'atelier Kirsch, de Fribourg, 1939, carrés de 41 cm de côté. – Le programme iconographique très savant des deux vitraux de cette chapelle est centré sur l'eau et le baptême. Le vitrail de Cingria, posé dans la fenêtre réouverte en 1939, est une réponse à la fois thématique et stylistique au vitrail «saint-sulpicien» d'Adolph Kreuzer, conçu par le Père de Weck en 1889. Avec un brio plus éclatant que dans les fenêtres hautes, il donne ici l'une de ses œuvres les plus inventives: dans un cadre géométrique aux riches motifs Art Déco, il détaille de curieuses scènes au moyen d'un double verre, celui de derrière pour les plages de couleur, celui de devant pour les traits du dessin.

Légendes de la page 50

Fig. 65
Croix de procession, deuxième moitié du XVe siècle, argent et cuivre, hauteur 86,5 cm, 4537 g. – Cette imposante croix tubulaire, aux extrémités fleuronnées et aux bras creusés de canaux à vrilles, porte à l'avers un très beau Christ d'un modèle de la première moitié du XVe siècle et au revers une sorte de capsule recouverte d'un médiocre médaillon gravé, représentant l'Annonciation. Parmi les rares croix médiévales conservées dans le canton, celle de Romont est la plus forte par sa puissante simplicité. A trois extrémités se trouve le poinçon « V » (?), que Max de Techtermann a proposé d'attribuer à Wilhelm de Frenel, de Fribourg, vers 1444, ce qui n'est guère convaincant. Plusieurs fois «rompue», elle a été réparée en 1826 notamment, par le seul orfèvre romontois connu, François Moret. Vu son style, ce n'est certainement pas la grande croix de procession en argent donnée au début du XVe siècle par Pierre de Dompierre et Compagne de Seyssel. Encore mentionnée au XVIe siècle, elle portait les armoiries de ses donateurs.

Fig. 66
Déploration, avec saint Jacques le Majeur à gauche et saint Marc à droite, vers 1525, tempera sur bois, 142 x 107 cm (Fribourg, Musée d'art et d'histoire, Inv. 8911). – Avant 1526, François Moschoz, maçon-architecte de Romont, et sa femme Pernette, restés sans descendance, fondèrent la chapelle Notre-Dame de Pitié ou de Compassion sur l'autel St-Jacques et St-Marc, situé dans la dernière travée du collatéral sud. Ils commandèrent sans doute un retable, dont cette Déploration est le dernier vestige. Ce retable ayant été supprimé, le tableau a été suspendu au mur du collatéral, où en 1865 il fut remarqué par le colonel Perrier, qui nota que cette «peinture byzantine ... (avait) été rogné(e) malheureusement pour être ajustée au cadre». En 1871 l'autel fut supprimé, et trois ans plus tard son collateur, le conseiller d'Etat Philippe Fournier, réclama le tableau, pour le donner au Musée cantonal. Malgré certains archaïsmes (l'anatomie du Christ par exemple), cette importante peinture est tout à fait caractéristique de la Renaissance germanique (décor tronqué de la partie supérieure, costumes et en particulier la coiffe de Marie-Madeleine à droite). François Moschoz l'a certainement fait exécuter par l'un des peintres allemands établis à Fribourg dans le premier tiers du XVIe siècle. A première vue cependant, on ne reconnaît ni la main de Wilhelm Ziegler, ni celles de Hans ou de Jakob Boden.

Fig. 67
Dorsal des sièges de célébrants, attribuable à Jean Burritaz, de Romont (?), 1515, chêne et noyer, sculptés et teintés en brun, 440 x 260 cm; fauteuils, Allemagne du Sud (?), années 1740, bois sculpté, peint, argenté et doré, hauteur 110 cm. – En 1515, le clergé commanda trois sièges de célébrants à dorsaux et dais, pour compléter les stalles de 1464-1469. Initialement placés à côté du groupe sud, juste en face de l'entrée de la sacristie, les sièges et le dorsal ont été enlevés vers 1810. Réinstallé dans la chapelle du Portail, le dorsal, sans les sièges, a été remis au chœur vers 1870, à son emplacement actuel. Représentant la Vierge de l'Assomption entourée de saint Jean l'Evangéliste et de saint Etienne, les trois reliefs du dorsal, d'excellente qualité, sont attribuables à Jean Burritaz de Romont (?), visiblement influencé par la sculpture genevoise de l'époque. Sur le dais, particulièrement ouvragé, qui est lui de tradition fribourgeoise, trois angelots présentent des écus aux armes du clergé (fig. 105). Adossés à cette œuvre de style gothique flamboyant, les trois fauteuils transition Régence-rococo sont parmi les plus importantes pièces de mobilier civil conservées dans les églises du canton. A la basilique Notre-Dame de Fribourg, se trouvent un fauteuil et deux chaises qui ont dû faire partie du même ensemble, dont la provenance demeure inconnue. Acquis par les Romontois à une date indéterminée, ces sièges ont été redorés et regarnis en 1855-1856.

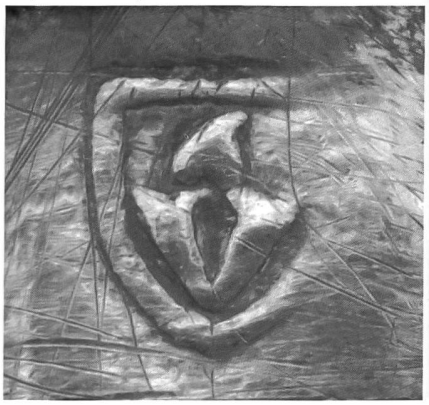



Fig. 68 Poinçon non identifié de la croix de procession, fig. 65.